The duties of an English husband

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **The Swiss observer : the journal of the Federation of Swiss Societies in the UK**

Band (Jahr): **- (1939)**

Heft 900

PDF erstellt am: **19.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-688847

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

CITY SWISS CLUB.

Réunion du 7 février 1939.

—

Monsieur H. Bingguely est un grand homme car il a réussi à transfuser dans les veines d'un corps débile et anémique — j'ai failli dire moribond, main nous n'en sommes pas encore là — un esprit nouveau.

Notre Secrétaire est formidable, presque aussi formidable que ses pendules. Je ne sais pas si j'aimerais avoir la maison pleine de Bingguely mais je serais très heureux de l'avoir remplie de Bulles. De ne pas être obligé de les remonter chaque semaine, mais de les laisser tranquilles pendant dix ans. Quelle joie!

Vous me demandez pourquoi je parle de M. Bingguely et de ses pendules, c'est parc qu'il a remonté le C.S.C. et c'est grâce à lui que notre réunion a été un si grand succès et qu'il y avait 85 membres et invités présents hier soir.

D'abord, S. E. Monsieur le Ministre de Suisse nous a honorés de sa présence et ensuite nous avons eu le plaisir d'entendre une allocution de M. de Traz et d'écouter un sextet de la Swiss Orchestral Society sous la direction de Monsieur Dick et quelques membres du Swiss Accordion Club dirigés par Monsieur Gandon.

En l'absence de M. Louis Chapuis qui se trouve actuellement à **New York, notre Président** d'honneur M. C. R. Paravicini a occupé la chaire.

Ce n'est pas chose facile de diriger les débats du City Swiss Club avec une gauche toujours prête à interpeller et qui regarde d'un œil soupçonneux chaque mouvement de la droite. Mais Monsieur Paravicini s'est acquitté de sa tâche avec une aisance et une maîtrise remarquables.

Après les toasts habituels on a chanté l'hymne national britannique et le cantique national suisse accompagnés par M. Dick et son orchestre.

Avant l'ouverture de la séance officielle par M. Paravicini, M. G. Marchand a pris la parole pour exprimer à Monsieur le Ministre notre appréciation de l'honneur qu'il nous a conféré en voulant participer à notre réunion.

Monsieur le Ministre a répondu brièvement à M. Marchand et ensuite M. Paravicini a déclaré la séance ouverte. Le procès verbal de la réunion de janvier, après une légère rectification par la gauche, a été approuvé.

Monsieur Paravicini a lu une lettre de Monsieur le Ministre attirant l'attention du Club au Tir Fédéral qui aura lieu à Lucerne en été. Une donation spéciale, provenant des Fonds du Club, a été votée en faveur du Tir Fédéral ainsi que les donations annuelles à diverses charités londoniennes.

Le Président a souhaité la bienvenue à Monsieur R. de Traz et les autres invités. Dans sa réponse, M. de Traz a raconté certains épisodes de sa jeunesse à Londres, lorsqu'il était employé dans une banque, où, parait-il, il a passé son temps à étudier la littérature anglaise au lieu de se mettre au courant des mystères de la correspondance commerciale et financière. Il nous a parlé de la Suisse avec émotion et de sa situation économique, politique et philosophique dans cette période si agitée et troublée que nous traversons.

Il a terminé en racontant l'histoire de l'orateur trop bavard qui s'excusait de sa lognacité en disant qu'il n'y avait pas de Bulle dans la salle. — Non, répondit une de ses victimes, s'il n'y a pas de pendule il y a un calendrier.

La partie officielle de la soirée étant terminée, nous nous sommes donnés aux plaisirs de la musique.

M. Dick et le sextet ont joué L'aubade de Heykens, la Fête des Vignerons de Gustave Doret et plusieurs morceaux et chansons suisses.

L'équipe du Swiss Accordion Club, habillée en costume national, sous la direction de M. Gandon, a exécuté plusieurs airs suisses acceuillis chaleureusement par les convives.

Si j'ai félicité M. Bingguely, je regrette de ne pouvoir en faire autant pour M. Pagani. Je ne sais si M. Pagani a été ébloui par le nombre des personnes distinguées, mais l'organisation laissait beaucoup à désirer. Le service était nettement mauvais, et le diner n'était que passable. Je n'ai jamais compris pourquoi un restaurateur se croit obligé de mettre sur le menu Poussin en Cocotte, premièrement lorsque les poussins ne sont pas encore en saison et deuxièmement lorsque le dit poussin est une vieille poule de l'âge de Ninon de l'Enclos.

Evidemment, disait un de mes amis, qui enlevait son lorgnon de peur de voir le poussin se métamorphoser en éléphant, it faut être poussin avant de devenir en cocotte, mais on peut aussi facilement mettre sur le menu " Poulet en cocotte," et ne pas abuser de l'intelligence du consommateur.

Dans ces colonnes j'ai souvent félicité M. Pagani, mais cette fois-ci vraiment je ne peux pas le faire.

Pour terminer je ne peux pas m'empêcher d'ajouter une petite histoire, qui m'a été racontée par mon ami Carlo:

A lady weeping bitterly met one of her friends and complained that she thought her husband no longer loved her, as she was growing bald and fading away with anxiety. Whatever shall I do — she asked — Why not try to diet — replied her friend — " What colour?" asked the distressful one.

Good night.

ck.

THE DUTIES OF AN ENGLISH HUSBAND.

—

The undermentioned article has appeared in theMagazine of the Swiss Mercantile College, and its author is a young student.

Perhaps one of our readers would like to define " The Duties of a Swiss Husband," can he go " one better " we wonder? (Ed.)

You all may know something about the fact that the duties of an English husband are different from those of a Swiss husband. — Speaking to all the gentlemen in this room, I wish you to take into consideration this fact, if possible, before you fall in love with a nice English girl.

A good English husband gets up in the morning at least one hour before his wife. After gymnastic exercises and getting dressed he starts his daily work in the kitchen, preparing the breakfast. He also lights fires in the different fireplaces of the house, fetches coal from outside, brings the milk bottles into the house, and so on. In the morning he also brushes his clothes and shoes, and if he is a really good husband, he brushes also the shoes of his wife, with a smile on his face. If breakfast is ready, he goes to ask his wife whether she would like to have her breakfast served in bed. It depends on different circumstances if Madame would prefer to have breakfast in the dining-room or if she would answer her husband's question with " yes." But supposing that she does the latter, it would be, of course, a pleasure for an English husband to comply with this desire. Don't think that I am telling you funny things. I know this from my own experience, and I can assure you, that I was more than surprised, when I heard this for the first time. Now there is no question for me, why this should not happen from time to time.

If breakfast is finished, an English husband would begin to wash up, if he has still some minutes before going to the office. Let us be satisfied with our good man and follow him to his office. Don't think that he would now forget for several hours his wife, his children and his home. Not at all, on the contrary; he would 'phone up his home once or twice a day and ask whether anything extraordinary had happened. I think it is not necessary to state that he would always speak with his wife in the most polite and reasonable manner.

Coming back to his family in the evening, he would be interested to hear what happened in his absence, if the children have done their tasks, if they were well-behaved during the day, and so on. If the time for dinner had not yet arrived, our good man would perhaps play with his children or he would speak with them about their work at school. Probably he would also correct the tasks of the children, and perhaps he would help in the kitchen preparing the dinner. During the dinner he would not forget to present some compliments to his wife for the excellent meal, although he would probably prefer to have some other and better food. But don't forget, an English husband would **never be impolite.**

If the dinner is at an end, I think you suppose that our man should now get some time for himself. But realize what a lot of things must be done in a household after dinner. It is absolutely necessary that the English husband assists with all this work, otherwise his wife could never finish it in a reasonable time. Well, I think that an English husband would put the children to bed, and as you probably know, he would tell them a nice story, because all children sleep much better after such a pleasing thing.

Afterwards he would go into the kitchen, where he would be helpful.

A good English husband would never forget to invite his wife from time to time to the theatre or the cinema. You wish certainly to remind me that this is quite the same as in Switzerland. Oh, not at all, because a Swiss husband would invite his wife three or four times a year, but an English husband would do the same four or five times a month. Don't be angry, my dear Swiss boys, if you must hear this.

Looking at your astonished faces I understand that you would like to ask me: " Does an English husband ever get any time for himself, for his pastimes, for his special enjoyments?" Don't be surprised when I answer this question as follows: " Yes, he may get from time to time some hours for himself, but only if the barometer in his family is at a real high point."

Now I come to the end of my short paper and I would like to ask you all, what you think about these duties of an English husband. And I wish to ask all the gentlemen in this room, whether they would like to be English husbands.

AEPPLI.

SECHZEHN MONATE BANDITENLEBEN IN CHINA.

Von ERNEST WALTER.

(Aus, " Mit Schweizern rund um die Erde."
Verlag H. R. Sauerländer & Co. Aarau.)

—

Von Beruf Missionar, lebte ich nun schon viele Jahre mit meiner Familie im Innern der südchinesischen Provinz Kanton. Mit Land und Leuten war ich schon so vertraut, dass ich mich wie zu Hause fühlte. **Acht Jahre lang war ich** Rektor einer christlichen Oberrealschule in der Stadt Kaying gewesen, und während sechs Jahren stand ich als Leiter an einer höheren Schule in der Nähe der bedeutenden Handelsstadt Hin Ning.

Wie in früheren Jahren waren wir auch im Sommer 1929 mit dem Nötigsten an Wäsche und Proviant für uns und unsere vier Kinder auf einen Berg in der Umgebung von Kaying übergesiedelt, um für sechs Wochen der drückenden Tropenhitze der Ebene zu entfliehen. Zwölf Jahre zuvor hatte ich dort zusammen mit einem Landsmann, der als Missionsarzt am selben Ort tätig war, in 700 m Höhe über der Talsohle ein einfaches Ferienhäuschen gebaut. Andere Missionare waren unserm Beispiel gefolgt. So hatten sich in jenem Sommer ausser uns noch drei Familien auf dem Berge eingefunden. Trotz der beruhigenden Versicherungen des Kreisbeamten in Kaying war die Luft nicht ganz sauber, und immer wieder tauchten Gerüchte auf, die unsern Bergfrieden zu stören drohten. Nun, wenn wir Missionare in Zukunft von den Kommunisten etwas sollten zu befürchten haben, dann waren wir am Ende unten in der Ebene auch nicht sicherer als hier oben auf dem Berg.

Wirklich Grund zur Beunruhigung gab uns erst eines Tages der Besuch von ein paar jungen Burschen, die nicht sehr Vertrauen erweckend aussahen und entgegen chinesischer Gepflogenheit über Familiennamen, woher und wohin, zögernd und unwillig Auskunft gaben. Es lag nahe, dass wir es mit Spionen zu tun hatten, wenn sie auch ihren Weg von uns aus zur Stadt hinunter nahmen. Trotzdem konnten wir uns nicht entschliessen, unsern Ferienaufenthalt vor der Zeit abzubrechen. Ich hatte unsern chinesischen Nachbarn dort oben auf dem Berg so oft von unserm Vertrauen auf Gott allein und unserer Gewissheit, überall in seinen Händen zu sein, gesprochen, dass ich ihnen zu ihrer Angst, in der sie lebten, nicht auch noch das Beispiel der Furchtsamkeit geben durfte.

Nun waren die Räuber doch gekommen und Gott, dem wir vertrauten, hatte uns in ihre Hände gegeben. Rasche Tritte barfüssiger Menschen hatten mich aus dem Halbschlaf auffahren lassen, und im nächsten Augenblick riss eine Faust den Vorhang an unserm, mit Holzstäben vergitterten Fenster herunter. " Sie sind da," mit diesen Worten stürzte ich mich in meinen Khakianzug, während schon Gewehrkolben an die Türe polterten. Dass meine Frau und die Kinder den Banditen auf alle Fälle ausgeliefert waren, zwang auch mich von vornherein zur Wehrlosigkeit.

Es war mir eigentlich selber verwunderlich, mit welcher Gelassenheit ich in die Läufe mehrerer Revolver blicken und mich mit Stricken um den Hals, über den Ellbogen und um die Handgelenke fesseln lassen konnte. Man band mich sehr sorfältig so, dass, wenn ich die Arme und Hände hätte brauchen wollen, die Schlinge um den Hals sich zugezogen hätte. Ich sah dann nachher, dass meine beiden Gefährten, die auch gefangen genommen worden waren, nur lose an den Oberarmen gefesselt waren. Meine neuen Chinesenfreunde trauten mir also allerhand zu. Sie scheinen bei meiner Gefangennahme mehr Angst ausgestanden zu haben als ich. Das ging mir erst viel später auf, als mich einmal ein Wächter fragte, ob das wahr sei, dass ich bei dem Versuch, mich zu binden, einen Strick wie einen Bindfaden zerrissen hätte. Davon wusste